1 SUJET

L'objet à l'heure du numérique

> CORPUS

1. F. BON, *L'Autobiographie des objets*, Éditions du Seuil, 2012.
2. « La culture à l'heure de l'abonnement numérique », éditorial du quotidien *Le Monde*, 12 mai 2014.
3. M. ELTCHANINOFF, « L'iPad, ou la tentation du superflux », *Philosophie magazine*, n° 41, juillet-août 2010.
4. Fabrication de téléphones portables à la chaîne en Asie, photographie.

Document 1 : François BON, *L'Autobiographie des objets*, Éditions du Seuil, 2012

Dans un texte original, François Bon évoque son enfance et son passé à travers les objets qui l'ont marqué. Il constate, dans l'introduction de son livre, que sa génération est passée du monde des objets à celui du « jetable ».

C'est une danse : on ne s'y reconnaît plus. De deux ans en deux ans il faut se débarrasser de l'ancien et remplacer par ce qui est tellement mieux – de toute façon, l'objet tombe en panne de lui-même et ce n'est pas réparable. C'est une fête aussi : le questionnement sur le monde, par la vitesse, les avions, les villes découvertes, et ce que nous apprenons à grignoter par nos doigts sur le plastique ou la dalle tactile du téléphone nous apporte des musiques inouïes, des livres rares, l'état précis des routes ou des trains. On roule sur un abîme[1] : la planète mise à mal, les problèmes politiques et les conflits chacun susceptible de toute faire s'écrouler plus vite qu'aucun conflit autrefois, le cynisme[2] froid de l'argent soufflant plus fort que les vents de haute altitude. Et ces objets à obsolescence programmée[3] qui ont remplacé la vieille permanence, on ne supporte pas de penser à qui et comment et où ils ont été fabriqués, ni ce qu'on fera ensuite de leurs métaux rares et poisons des semi-conducteurs. L'ancien nous émeut : pas forcément pour l'avoir tenu en main dans l'enfance – un tracteur à rouiller dans un champ, une voiture en équilibre sur la pile d'une casse périurbaine, vue rapidement du train, et c'est le temps tout entier qui vous surgit à la face et ce qu'on n'a pas su en faire. Et pourtant. Jamais on n'a connu plus finement l'immensité qui entoure notre propre mystère : exoplanètes[4] et lumière fossile, galaxies naissantes et la même chose pour l'atome ou la cellule, théories qui renoncent à unifier pour mieux comprendre corde à corde l'immensément petit ou l'immensément lointain. Dans les vieux livres, on cherche notre aventure. On lit par l'ancienne aventure le désarroi d'avoir manqué la nôtre. Les morts sont auprès : mains et voix. On entre dans les maisons, on les revoit tout au bout. Leurs objets à eux, l'invention qu'ils ont connue,

1. Trou immense qui renvoie, au sens figuré, à un mystère insondable.
2. Mépris.
3. Limitation délibérée de la durée de vie d'un appareil dans le but de contraindre son possesseur à le remplacer régulièrement.
4. Planètes situées en dehors du système solaire.

et l'ébranlement qui les suivit. On est donc soi-même si vieux, à son tour, pour que l'apparition de la machine à laver, du téléviseur ou des guitares électriques nous soit un événement, quand la valeur symbolique de tout cela à son tour s'est évanouie ?

Document 2 : « La culture à l'heure de l'abonnement numérique », éditorial[1] du quotidien *Le Monde*, 12 mai 2014

En 2014, dans les magasins, on n'achète plus de disques, de DVD ou de livres – ou si peu, et bien moins qu'il y a cinq ou dix ans. En 2014, sur Internet, on ne télécharge plus de chansons ou de films – ou si peu, et bien moins qu'il y a cinq ou dix ans.

L'acquisition de produits culturels est une pratique obsolète[2]. L'heure n'est plus à l'achat, mais à l'abonnement, comme l'illustre le succès des sites musicaux Spotify ou Deezer, qui offrent à leurs abonnés, en échange d'un versement mensuel, l'accès à un vaste catalogue de morceaux. Les salles de cinéma ont vu se généraliser l'usage des cartes dites *« illimitées »*, qui permettent de voir un nombre infini de films, en contrepartie d'une contribution mensuelle.

Après une décennie de tâtonnements, liés notamment à l'apprentissage du numérique, les industries culturelles sont parvenues à réinventer leur modèle économique, passé d'une logique de stocks à une logique de flux.

Elles sont entrées de plain-pied dans ce que Jeremy Rifkin appelait, en 2000, l'*« âge de l'accès »*. Selon cet économiste américain, qui a théorisé *« la troisième révolution industrielle »*, la notion d'accès remplace celle de propriété ; le réseau supplante le marché ; la navigation parmi un océan de données se substitue à l'accumulation de biens matériels. C'est une révolution.

La culture est à l'avant-garde de ce bouleversement, et les mois qui viennent vont accélérer son rôle pionnier. Après avoir misé sur le téléchargement avec sa plate-forme iTunes, Apple courtiserait la société Beats. Cette start-up[3] californienne lance un système d'écoute par « streaming », basé sur le même principe que Spotify ou Deezer. Amazon teste une plate-forme d'abonnement semblable pour les livres. Aux États-Unis toujours, Netflix revendique 36 millions d'abonnés. Elle leur donne l'accès à un gigantesque robinet à films et à séries, visionnables à volonté, sans téléchargement.

L'« âge de l'accès » remet en cause nos dispositifs d'aide à la création. Il faut repenser l'ensemble des politiques de soutien aux industries culturelles.

1. Traditionnellement, l'éditorial du quotidien *Le Monde* n'est pas signé. On considère qu'il est assumé collectivement par l'ensemble de la rédaction.
2. Dépassée.
3. Jeune entreprise en pleine phase de développement.

Document 3 : Michel Eltchaninoff, « L'iPad, ou la tentation du superflux », *Philosophie magazine*, n° 41, juillet-août 2010

Tout, partout, n'importe comment

L'iPad est donc un gros iPhone ou un petit ordinateur. Il a sa place partout : sur les genoux, le buste, au bout des bras, posé sur n'importe quelle surface. À la fois nomade et sédentaire, il est consultable de n'importe quel endroit, que l'on soit assis, debout, couché,

affalé. Déconstruction des lieux, des postures, des tâches. Intimité encore plus puissante avec le corps : suppression de la souris, intensification des possibilités tactiles. La tablette d'Apple est conçue pour devenir un compagnon quotidien et intime. Davantage encore que les applications de l'iPhone, elle tend à ramener l'image numérique vers le concret : le livre électronique que l'on feuillette est presque aussi réel qu'un vieux bouquin. Le carnet de note imite le bloc de papier jaune gribouillé. Ce rassurant mélange de haute technologie et de familiarité signe la politique de Steve Jobs[1]. Après avoir fait de l'iPhone un nouveau couteau suisse (boussole, lampe de poche, niveau, appareil photo, dictaphone, carte géographique, thermomètre, etc.), il veut rendre l'iPad tout aussi simple, tout aussi indispensable et indéterminé qu'une assiette. Les publicités insistent sur le fait qu'il n'en existe ni bon ni mauvais usage. Puisqu'aucune tâche n'est fixée, le mode d'emploi devient inutile. Et comme la tablette n'a ni haut ni bas, nous sommes libres de la tenir dans le sens que nous voulons – l'image et le texte s'adaptent à notre position.

Liberté ultime ou servitude[2] volontaire ?

La chose ne nous oriente pas. C'est elle qui se conforme à nos choix. Il s'agit, à première vue, d'une victoire pour notre autonomie. Les objets techniques ne nous imposent plus leur destination. Un appareil comme l'iPad s'inscrit alors dans la longue histoire de la libération de l'homme vis-à-vis de toute norme ou finalité extérieure. Au XVIII[e] siècle, Kant[3] montre ainsi que notre conduite ne doit plus dépendre de valeurs déterminées à l'avance, comme le Bien ou le Juste, mais que notre dignité dépend de notre capacité à élaborer nous-mêmes les règles que nous décidons de suivre. Avec le philosophe allemand, nous n'avons plus besoin d'un Orient extérieur pour savoir où aller. Comme il l'écrit dans *Qu'est-ce que s'orienter dans la pensée ?*, « La liberté de penser signifie [...] la soumission de la raison aux seules lois qu'elle se donne à elle-même ». Mais cette liberté a un prix très élevé : la naissance de nouvelles servitudes. Dans une société libérale et de plus en plus affranchie[4] des autorités traditionnelles, des espaces d'aliénation[5] inédits se forment silencieusement, notamment dans le monde du travail et dans celui de l'opinion, à travers la surexposition aux médias ou la consommation à outrance. En ce qui concerne l'iPad, si vous décidez de l'usage de votre appareil, celui-ci invente des manières de vous diriger insidieusement[6]. Apple, on le sait, contrôle solidement les contenus proposés, notamment celui des fameuses applications. Par ailleurs, la multiplication des services liés à la géolocalisation, système GPS intégré, fait de l'insouciant possesseur d'un iPad (du moins s'il a souscrit à l'option 3G) un être ciblé par une publicité personnalisée, suivi à la trace, un individu qui oriente sa machine, mais qui est tout autant orienté par elle.

1. Entrepreneur américain (1955-2011), mythique fondateur d'Apple.
2. Esclavage.
3. Emmanuel Kant (1724-1804), philosophe allemand.
4. Libérée.
5. Fait de devenir étranger à soi-même, de perdre l'esprit.
6. Sans que l'on s'en rende compte.

Document 4 : Fabrication de téléphones portables à la chaîne en Asie



> SYNTHÈSE

[40 points]

Vous réaliserez une synthèse objective, concise et ordonnée des documents.

> ÉCRITURE PERSONNELLE

[20 points]

Selon vous, à l'heure du numérique, peut-on penser une société sans objet ?

Vous répondrez à cette question d'une façon argumentée en vous appuyant sur les documents du corpus, vos lectures de l'année et vos connaissances personnelles.